

## La littérature ? « Voir comme l'autre voit »

Article paru dans l'édition du 27.05.05

**Salman Rushdie est l'invité du Marathon des mots qui a lieu à Toulouse du 26 au 29 mai. Avant son départ pour la France, il nous a longuement reçus à New York. L'occasion de parler de son prochain roman et, plus généralement, de la littérature**

**V**OUS ÊTES sur le point d'achever *Shalimar the Clown*, votre deuxième roman « américain »...

En effet. C'est un roman qui commence et se clôt en Amérique. L'intrigue débute à Los Angeles, par le meurtre d'un vieil ambassadeur américain qui a grandi à Strasbourg, sous l'occupation nazie. Nommé en Inde, il démissionne à la suite d'un scandale et se fait assassiner par son chauffeur kashmiri. Pour élucider ce meurtre, il me faut retourner en Inde et reprendre toute l'histoire. C'est donc un roman à la fois indien et américain.

Combien d'années vous a-t-il fallu pour l'écrire ?

Quatre ans. C'est mon rythme. Pour chacun de mes trois grands romans, *Les Enfants de minuit*, *Les Versets sataniques* et *La Terre sous ses pieds*, j'ai mis près de cinq ans. Je suis très, très lent !

Vous pensez, vous aussi, qu'en cette époque éprise de vitesse la lenteur est devenue une vertu ?

Oui, j'en suis convaincu.

Et, en même temps, vous ne semblez pas trop redouter les affairements du monde. Vous êtes président du Pen Club, par exemple. Et vous avez créé, à New York, le premier festival de littérature internationale. Quel est le sens de cet engagement ?

La politique. L'ignorance, en Amérique, de ces continents dans lesquels elle s'engage et dont elle ne connaît que les pâles représentations qu'en produit la presse. Nos concitoyens ne savent presque plus rien de l'Afrique, du monde arabe, de l'Iran, de la Chine. Ils sont dénués de ces passerelles imaginaires, si essentielles, si vitales, en direction des autres cultures.

Et c'est là que la littérature entre en jeu ?

Oui. Je ne crois, bien entendu, plus tellement à l'image héroïque de l'écrivain-éclaireur, herméneute de sa propre culture, petit chevalier et Don Quichotte héroïque et burlesque. Mais je crois, en revanche, qu'il y a une vraie guerre à mener contre la montée de l'ignorance. Je crois que ce combat, depuis le 11 septembre, est d'une actualité de plus en plus brûlante. Et je vois que ce sont des écrivains qui ont ouvert les premières brèches et qui ont, en transperçant la peur de l'Autre, créé ce vent nouveau de curiosité : regardez l'extraordinaire succès de livres comme *The Kite Runner* de Khaled Hosseini, ou *Lire Lolita* à Téhéran d'Azar Nafisi, ou encore *Lipstick Jihad* de Azadeh Moaveni - peut-être l'Amérique cherche-t-elle enfin à comprendre...

Si vous avez raison, quel renversement par rapport au cliché d'une Amérique obnubilée, et comme hantée, par ces images repassées en boucle, ces informations en continu...

Imperceptiblement, et presque malgré eux, les Américains ont commencé de sentir que ce qu'ils lisent dans le journal, ou regardent obsessionnellement sur CNN, n'offre rien qui vaille pour l'entendement. Discours intempestifs, démagogie abyssale, explosions soudaines, fusillades tous azimuts, attaques imminentes contre les Etats-Unis d'Amérique : c'est à n'y plus rien comprendre ; et je pense, oui, que seule la littérature a cette faculté, quasi surnaturelle, de permettre aux êtres de pénétrer au plus profond de ces mondes inconnus, de ces zones de tempête.

Des exemples ?

Je pense, forcément, à mes propres expériences. J'ai toujours été un fou de littérature russe et latino-américaine. Et à ce jour, ce que je connais de la Russie, je le tiens essentiellement de Tolstoï et de Dostoïevski, de Lermontov et de Soljenitsyne. Idem pour Borges et l'Amérique latine. C'est la littérature qui, pour moi, a ouvert ces portes mystérieuses et décisives de l'imagination et de l'entendement. Voir comme l'autre voit. Penser comme l'autre pense. Et surtout, sentir.

Replacer le visage humain au premier plan, dit Saul Bellow...

Oui. Nous n'en avons pas fini, croyez-moi, de méditer la leçon de Saul Bellow.

Mais l'écriture peut-elle réellement changer quelque chose, influencer sur le cours du monde ?

De manière imprévisible, indirecte, oui, je le crois. Après, il y a les exceptions, comme *La Case de l'oncle Tom*, qui a radicalement transformé l'opinion américaine sur la question de l'esclavage. Mais généralement, le pouvoir d'un livre s'exerce sur un mode plus secret, plus sibyllin, un peu à la façon de l'amour. Nous ne chérissons que quelques livres au cours d'une vie, et c'est ceux-là mêmes qui métamorphosent notre vision du monde. Alors, évidemment, il est impossible de prévoir le pouvoir d'un livre. Celui dont je vais tomber fou amoureux n'est pas celui dont vous tomberez éperdument amoureux, et ainsi de suite. Mais ce qui est sûr c'est que la force de cet amour peut, en un sens, transformer le monde.

Envers et contre toutes les statistiques sur le déclin de la lecture, vous persistez donc à avoir foi en l'écriture comme catalyseur social, voire politique ?

Oui, parce que je crois fondamentalement que nous continuons de vivre dans une société dominée par l'écrit. Sans support écrit, pas de scénarios, pas de cinéma ni de télévision, pas même de connexion Internet. Et les idées qui forment l'intrigue d'une société, tout comme les grandes polémiques qui la déchirent, naissent toujours par écrit, que ce soit dans la presse ou dans les livres. La télévision se contente de les disséminer à l'infini.

Il y a cette phrase de Claude Roy : la littérature est tout à fait inutile, sa seule utilité est qu'elle aide à vivre...

Evidemment ! La seule « utilité » d'Alice au pays des merveilles, c'est sa beauté ! Et moi-même, quand j'écris, je ne me soucie jamais d'utilité en un autre sens que celui-là. Je suis obsédé par une image diaphane, un personnage insaisissable, un univers aux confins à peine esquissés mais que je m'efforce de cerner. Tout cela est à la fois totalement essentiel et foncièrement gratuit. Ce qui se passe après, ce qui se joue lorsque le texte passe au crible de l'intelligence d'un lecteur, c'est comme pour une bouteille jetée à la mer, une fiole pleine d'un imprévisible élixir...

Ainsi l'acte d'écriture n'est ni directement ni intrinsèquement politique.

J'ai eu trop de conversations politiques dans ma vie. La plaie de mon existence était que le monde entier souhaitait ne m'entendre parler que de politique. Et je n'en pouvais plus.

Je ne vous parlerai pas de la fatwa. Mais l'Iran ? Où en êtes-vous avec l'Iran ?

Je connais l'Iran, figurez-vous. En 1968, j'ai fait un long voyage, en Mini, de Londres à Bombay. Et je me suis arrêté en Iran pendant un mois. J'ai visité Ispahan, Tabriz, Machhad, Persépolis. Et j'ai le souvenir, plus de trente ans après, que cette étape iranienne a été le plus beau moment de mon voyage.

Avez-vous la tentation, aujourd'hui, de vous réfugier dans la pure esthétique ?

Je rêve d'écrire un roman très simple. Trois personnages. Une chambre. Un seul lit. Et c'est là, justement, que serait le problème... (Rires)

Sérieusement ?

Disons que j'ai toujours rêvé d'écrire un roman qui n'aurait rien à voir avec le monde extérieur. Mais je n'y suis jamais parvenu. Pourquoi ? Je ne sais pas très bien. Peut-être parce que nos vies sont devenues trop liées au macrocosme du destin collectif. Il y a deux siècles, une Jane Austen pouvait se permettre d'écrire des romans sans lien, ou quasiment sans lien, avec les guerres napoléoniennes qui ensanglantaient l'Europe. Et pourtant quelle réussite dans l'art d'élucider les vies et les motivations de ses personnages ! Je ne vois pas qui, aujourd'hui, saurait faire cela. La guerre, le terrorisme, agissent comme un fatum susceptible, à tout instant, de subvertir un caractère, même romanesque.

Et c'est donc à l'écrivain qu'il revient de rattacher la « petite » et la « grande » Histoire ?

Oui. Les hommes politiques se préoccupent de la grande Histoire. L'instinct de l'écrivain est de reconquérir sans cesse l'échelle humaine, mais pour la réinscrire aussitôt dans l'échelle générale des passions collectives. C'est le contraire d'une vision panoramique.

C'est la définition, pour vous, du héros de roman contemporain ?

Longtemps on a cru, comme Héraclite, que le caractère d'un homme c'est son destin. A l'époque de la guerre totale, il me paraît évident que cette définition est devenue caduque. C'est la marche de l'Histoire qui est le destin. C'est elle qui façonne le caractère. Et le travail de l'écrivain, c'est de rendre compte de cette métamorphose.

Pour reprendre votre formule de tout à l'heure, quels sont les livres que vous chérissez ?

Don Quichotte, évidemment ! Le livre inépuisable par excellence. Peut-être le plus grand livre de tous les temps. J'adore aussi Les Ames mortes de Gogol. Et puis Le Maître et Marguerite de Boulgakov. Saviez-vous que Les Versets sataniques s'inspirent du Maître et Marguerite ? Ce personnage qui écrit une version révisionniste d'un texte religieux... Et il est si curieux que ces livres aient eu des destins similaires, aient été attaqués quasiment de la même manière... Quoi d'autre ? J'adore Italo Calvino, particulièrement le livre des trois fables, rassemblées sous le titre Nos ancêtres. J'aime beaucoup de choses de Kundera. J'admire immensément Günter Grass.

Et les Sud-Américains ?

Bien sûr ! J'ai une passion pour les Fictions de Borges que j'ai lues lorsque j'étais étudiant à Cambridge et qui ont causé, à l'époque, de véritables petites explosions dans ma tête. Pour moi, la grande aventure de la littérature sud-américaine a commencé là, avec lui, Borges. Ensuite j'ai lu tous les autres. Juan Rulfo, dont le Pedro Paramo m'a enchanté. Garcia Marquez, ce monstre sacré. Pour ce qui est de Garcia Marquez, je continue d'adorer Cent ans de solitude, que je trouve, par parenthèse, nettement supérieur à L'Amour aux temps du choléra, et que je tiens pour l'un des plus grands romans que j'ai lus de ma vie. Si grand que je n'en suis même pas jaloux ! Parfois, certains auteurs écrivent des romans qu'on aurait tant aimé avoir écrits. Là, non. Pour Cent ans de solitude, cette ambition n'existe tout simplement pas. Ce livre a une telle force, une telle grâce, il relève si clairement d'une autre classe et d'un autre ordre que l'on ne peut que l'admirer humblement. Et puis j'oubliais Dickens, qui a eu sur moi un effet gigantesque.

En quel sens ?

Ce n'est pas tant la phrase même de Dickens. Mais il y a deux choses qui m'ont envoûté chez lui. D'abord sa vision fantasmagorique d'un Londres putride et corrompu qui me rappelle, de façon saisissante, l'Inde contemporaine, le Bombay ou le Calcutta que je connais, les villes rêvées de mes romans passés ou à venir. Mais surtout, il y a une technique dickensienne qui m'a, en définitive, formé. Un arrière-plan naturaliste. Une surface narrative semée d'effets surréalistes. Un univers hyper-réaliste qui se compose avec des images qui appartiennent au registre du fantastique. Prenez, dans Bleak House, « Jarndyce contre Jarndyce », ce procès qui n'en finit pas : c'est une idée droit sortie de Garcia Marquez ! Et ce département de service civil qui existe pour ne rien faire, pour s'auto-annuler en quelque sorte : tout le « wit » dickensien est là, tout son esprit, et je n'en suis toujours pas revenu.

Qu'est-ce qui vous parle autant dans cette façon de raconter ?

Je trouve passionnante cette juxtaposition générique. Ce que j'aime c'est que le surréalisme, alors, ne semble pas absurde, mais prête corps à la réalité, devient comme une métaphore du réel, ou mieux, comme son prolongement. J'ai beaucoup appris de cette technique. J'ai, plusieurs fois, tenté de la faire mienne. Car c'est la seule manière de jouer avec le surréel. Sinon, vous comprenez, c'est trop facile ! Si un tapis vole, il faut qu'il ait d'excellentes raisons de voler. Il faut que le lecteur, et avant lui le narrateur, et avant lui l'auteur, puissent répondre à ces quelques questions, simples et pourtant si subtiles : qui donc est posé sur le tapis ? de quel genre de tapis s'agit-il ? et vers quel lieu se dirige-t-il ? Un tapis volant du type de celui qui apparaît dans Les Versets sataniques n'est pas une chose simple. Et si vous souhaitez, en tant que romancier, le faire décoller pour de bon, il est impératif qu'il décolle depuis une séquence de réel produite et décrite comme telle. Tout est là. La littérature, c'est cette articulation intime entre vérité et fantaisie. Telle est la quintessence du jeu littéraire. Telle, la grâce possible de l'écrivain.

**Propos recueillis par Lila Azam Zanganeh**

**Le Monde.fr**

» A la une    » Archives    » Examens    » Météo    » Emploi    » Voyages  
 » Le Desk    » Forums    » Culture    » Carnet    » Shopping    » Newsletters  
 » Opinions    » Blogs    » Finances    » Immobilier    » Nautisme    » RSS

**Le Monde**

» Abonnez-vous 15€ par mois  
 » Déjà abonné au journal  
 » Le journal en kiosque

